

Zwischen Klinik und Kaserne : die Geschichte der Militärpsychiatrie in Deutschland und der Schweiz 1870-1914 [Martin Lengwiler]

Autor(en): **Barras, Vincent**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **8 (2001)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

popularisiert hatte: Vorherrschend sei die These von einer indirekten Verbindung von Anlage und Verbrechen gewesen. Das Zusammenwirken von Anlage- und Umweltfaktoren bei der Entstehung der Kriminalität sei allgemein akzeptiert, strittig allein die Gewichtung gewesen.

Wichtig ist es Wetzell, zu betonen, dass auch nach 1933 deterministische und rassistische Erklärungen des Verbrechens in der Kriminologie eher randständig geblieben seien. Selbst überzeugte Nationalsozialisten und Anhänger biologischer Theorien hätten den Einfluss von Umweltfaktoren in der Regel berücksichtigt, worin Wetzell einen Beweis für die These sieht, dass unter der nationalsozialistischen Herrschaft die «normale Wissenschaft» grundsätzlich weiter betrieben werden konnte. Selbst das Thema der Eugenik habe einen gewissen Raum für Debatten und Widersprüche freigelassen. Andererseits habe der grundsätzlich biologisch geprägte Blick auf die Gesellschaft schon vor 1933 eine fundamentale Gemeinsamkeit zwischen der Kriminologie und dem Nationalsozialismus dargestellt. Die Kriminologen und Strafrechtsreformer hätten sich nach der Machtübernahme gar nicht erst den Nazis anpassen müssen; sie hätten auch schon zuvor nicht aus humanitären Motiven gehandelt, sondern seien vor allem von dem Ziel eines effektiveren Schutzes der Gesellschaft motiviert gewesen.

Kritikwürdig an Wetzells Geschichte der Kriminologie in Deutschland erscheint mir in erster Linie der völlige Verzicht auf die Kategorie Geschlecht. Der Aspekt der Frauenkriminalität, der in nicht wenigen kriminologischen Texten zentral behandelt wurde (der Rezensent erlaubt sich, auf seine demnächst erscheinende Dissertation über *Das «verbrecherische Weib»* zu verweisen), wird von Wetzell auf einer halben Seite abgehandelt; Kriminologinnen scheinen nicht zu

existieren. Vor allem aber durch eine Berücksichtigung der *Kategorie* Geschlecht liesse sich das Verständnis der historischen Struktur des kriminologischen Wissens zusätzlich bereichern, das kriminologische Konzept des «Verbrechers» könnte als ein vergeschlechtetes erscheinen. Die von Wetzell behauptete relative Ausgeglichenheit von Anlage- und Umweltfaktoren in der kriminologischen Erklärung des Verbrechens erscheint deshalb unter dem Blickwinkel, dass die «natürliche» geschlechtliche Anlage von VerbrecherInnen immer eine Rolle spielte, nur bedingt vertretbar.

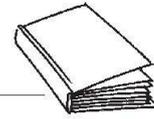
Die Kritik soll aber nicht darüber hinwegtäuschen, dass die Auseinandersetzung mit Wetzells Buch allen an diesem Thema Interessierten zu empfehlen ist. Dass die gründlichen Argumentationslinien in Wetzells detaillierter Studie hin und wieder zu Widerspruch anregen, kann nur einen Gewinn für die Kriminalitäts- und Wissenschaftsgeschichte bedeuten.

Karsten Uhl (Hamburg)

MARTIN LENGWILER
ZWISCHEN KLINIK UND KASERNE
DIE GESCHICHTE DER MILITÄR-
PSYCHIATRIE IN DEUTSCHLAND
UND DER SCHWEIZ 1870–1914

CHRONOS, ZÜRICH 2000, 432 P., FR. 58.–

Peu enviable est la tâche du psychiatre militaire, écartelé entre sa déontologie médicale et ses impératifs professionnels. Celle-là repose sur une sorte de visée humanitaire, qui préconise le constant souci du bien du malade (ou du moins celui de ne pas lui nuire), alors que ceux-ci le soumettent aux exigences toutes puissantes de l'employeur, l'Etat, la Nation, le Prince, qui comptent sur l'efficace rendement de chacun de leurs loyaux soldats. Soigner le soldat psychiatriquement



atteint signifie-t-il donc le rendre apte à remplir à nouveau son rôle sur le champ de bataille, ou au contraire s'efforcer de l'en éloigner à tout prix, comme de l'une des causes de sa maladie? Entre aguerrir ou guérir, le dilemme de la psychiatrie militaire est ainsi exemplaire d'autres situations ambivalentes où, depuis deux siècles au moins, la médecine s'est retrouvée, souvent bien malgré elle. L'idéal éthique «hippocratique» (certes pour une bonne part mythique) liant la pratique médicale au respect de l'individu est parfois difficilement conciliable avec les demandes sociales, qui exigent du médecin qu'il consacre la priorité de ses compétences au bien collectif: médecine pénitentiaire, judiciaire, des accidents, des assurances, militaire, préventive ...

L'histoire de la psychiatrie militaire telle que nous la propose Martin Lengwiler est pleinement au goût du jour: celui, s'entend, d'une historiographie renouvelée de la psychiatrie, à distance des épopées conquérantes ou des synthèses forcément simplificatrices sur les apports et progrès de la psychiatrie, comme celle que l'historien de la médecine Erwin Ackerknecht fournissait il y a moins 50 ans, et que l'historien social Edward Shorter tout récemment semble avoir voulu revigorer. Pour l'un comme pour l'autre, pas de place pour les affaires mineures dans une histoire affirmative de la psychiatrie: chez l'un comme chez l'autre donc, pas de trace d'une quelconque psychiatrie militaire. De son côté, Lengwiler, suivant en cela les historiens anglo-saxons et germaniques post-foucauldien, affiche sans ambages sa volonté de ne pas réduire les choses à une ligne droite et simple. Le choix d'un sujet en apparence secondaire, en dehors des institutions psychiatriques classiques et des grands concepts scientifiques, participe également de cette volonté de ne pas se laisser bercer par les idées historiques

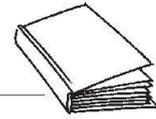
reçues. Interrogez un psychiatre aujourd'hui sur la psychiatrie militaire: il y a toutes les chances qu'il vous réponde qu'il s'agit là d'une application marginale de sa discipline. Or, c'est précisément dans la foule des «applications» mineures, négligées par les grands récits, que réside l'intérêt. Récusant d'emblée tout rapport hiérarchique entre théorie et pratique, entre grandes institutions et domaines annexes, Lengwiler plaide avec force pour le droit de l'historien à pouvoir constituer un objet d'étude autonome, délimité de façon à mettre en lumière la constitution d'un champ «interdiscursif»: dans son cas, celui de la psychiatrie et celui du militaire, celui de la recherche scientifique et celui des pratiques sociales et institutionnelles.

Avant lui, un certain nombre de travaux avaient déjà abordé le sujet de la psychiatrie militaire. L'intérêt, on s'en doute, est né dans la mouvance «anti-psychiatrique» des années 1960 et 1970, encouragé par la réflexion contemporaine clinique et sociale sur les effets de la guerre (d'Algérie, du Vietnam, du Golfe, des Balkans, ... la liste continue). La plupart placent donc assez logiquement le départ de leur histoire au moment de la Première Guerre mondiale, qui frappe notre regard et notre sensibilité par l'importance des «traumatismes psychiques» occasionnés chez les soldats. Or, il existe une histoire antérieure, certes moins spectaculaire par le nombre des victimes, et de toute façon assez problématique. Comment saisir les débuts d'une discipline comme la psychiatrie militaire, laquelle est précisément située à l'intersection de plusieurs discours disciplinaires. Le risque est grand, vu d'une part la fragilité des concepts scientifiques, et de l'autre la précarité institutionnelle, de n'aller pêcher que les moments «précurseurs», soit les discours dans lesquels est encore reconnaissable quelque chose de

ce qui est validé aujourd'hui, ou de ce que l'histoire a retenu comme «vrai». La récolte des sources peut être maigre: archives militaires souvent détruites ou inaccessibles, dossiers psychiatriques introuvables, documents imprimés très éparpillés, vu la faible reconnaissance de la discipline. En Suisse par exemple, avant 1914, il n'y a guère de sources directement pertinentes en matière de «psychiatrie militaire»: une thèse de médecine du genevois François Naville (futur professeur de médecine légale), un ou deux articles de psychiatres dans des revues médicales, quelques règlements militaires et extraits de données statistiques ...

Pourtant Lengwiler, à la suite d'un patient travail de dépouillement de revues et périodiques les plus diversifiés (dans les domaines du droit, de l'art militaire, des assurances, de la statistique démographique, de l'hygiène publique, de la médecine générale et spécialisée – psychiatrique, neurologique surtout, mais aussi légale ou préventive), réussit à déceler dans la constitution peu assurée d'une discipline aux contours flous des enjeux extrêmement intéressants, voire cruciaux. L'histoire militaire et politique y trouvent leur compte: la constitution du thème de la «psychose de guerre» autour de la Guerre franco-prussienne, l'idéal éducatif de l'armée confronté à l'inquiétante constatation d'un nombre extraordinairement élevé d'«imbécilles» parmi les futures recrues (notamment lors d'enquêtes en Suisse à la fin du 19^e siècle), les rapports entre savoir psychiatrico-militaire et problématiques médico-sociales élargies (lisibles par exemple dans le discours sur la dégénérescence et ses dangers pour la défense de la nation). Sur le plan plus particulier de l'histoire des idées scientifiques, la psychiatrie militaire d'avant la Première Guerre mondiale lui offre l'occasion de démontrer comment l'élaboration, ou parfois la refonte, dans un con-

texte culturel donné, de diagnostics souvent fugaces a pu contribuer à asseoir les prétentions scientifiques de la psychiatrie. La fugue pathologique, la catégorie des «aliénés voyageurs» est un beau cas d'étude, parmi d'autres (l'«imbécillité», l'«hystérie masculine», la «psychose de guerre» sont aussi étudiées), de ce processus. Pendant une trentaine d'années en effet, à la fin du 19^e siècle, la désertion, elle-même tributaire d'une histoire très ancienne, fut ainsi interprétée comme un comportement pathologique, et susceptible d'un traitement par la psychiatrie. Tel un organisme, le *Wandertrieb* naît dans le contexte de notions elles-mêmes mouvantes, comme l'épilepsie, l'hystérie, voire la démence précoce, puis devient opérant et se stabilise dans le discours psychiatrique (mais de façon différente en Allemagne, où la fugue demeure le symptôme d'une pathologie autre, et en France, où elle tend à s'imposer comme entité propre). L'analyse de sa disparition est particulièrement intéressante et complexe. Comment en rendre compte? Lengwiler, filant la métaphore organique et la méthode proposée par Mark Micale pour l'hystérie, privilégie le point de vue «internaliste», décrivant comment une série de contradictions et de débats propres au discours psychiatrique «ont le pouvoir de cacher certaines maladies, d'en créer de nouvelles, et d'en réduire d'autres à l'oubli». Or, cette perspective explicative n'échappe pas totalement au constat un peu tautologique qui veut que l'entité nosologique fugue décline parce qu'elle devient anachronique: au sein d'une psychiatrie clinique forte de ses succès, une catégorie diagnostique comme la fugue ne pourrait plus avoir sa place. D'autres hypothèses sur la «vie et la mort d'entités nosologiques», comme celles que Ian Hacking a proposées pour l'histoire du diagnostic du syndrome de personnalité multiple et, précisément, celle



des «aliénés voyageurs», pourraient sans doute se révéler plus fécondes, dans la mesure où elles envisagent une multiplicité de facteurs participant à la constitution (et à la disparition) des entités nosologiques: production de discours théoriques certes, mais aussi configuration de «niches» socioculturelles prêtes à accueillir, dans des conditions particulières, certaines entités.

Lengwiler, dont l'ouvrage demeure proche du format universitaire et de la structure que ce genre impose au récit, n'émet pourtant pas une thèse au sens fort du terme (si l'on excepte la démonstration générale que la psychiatrie, à l'âge d'or de sa prétention positiviste, est fortement déterminée par son contexte social et institutionnel). Délaissant certaines pistes où aurait pu le mener son sujet (comme la question éthico-philosophique évoquée plus haut, ou l'examen détaillé de l'évolution du débat médical spécialisé), et s'en tenant aux spécificités interdiscursives qui fondent sa démarche, il propose une série de «résultats» provisoires au croisement de l'histoire sociale et institutionnelle: le militaire s'avère ainsi une «Profilierungsinstitution», un terrain – analogue en cela au judiciaire – où la psychiatrie en quête de légitimité scientifique et institutionnelle peut tenter de conquérir ses lettres de noblesse. Celle-ci peut y affirmer avec vigueur la prétention scientifique de ses concepts nosologiques. Mais elle en paie aussi le prix: le savoir psychiatrique se retrouve en retour fortement dépendant des conditions sociales et culturelles du milieu dans lequel il s'est essayé. De plus, les modalités sociales de la psychiatrie militaire, comme l'émergence d'une pratique d'expertise, ont lieu de façon différenciée entre l'Allemagne et la Suisse, du fait de l'absence d'un modèle institutionnel fort.

Au total, on perçoit aisément l'intérêt que son approche et que ses «résultats»

peuvent présenter pour une compréhension renouvelée de l'histoire des appareils conceptuels de la psychiatrie aux prises avec les embarras quotidiens de la pratique, le contexte social des patients, les controverses et les problèmes des traitements, le poids de l'histoire individuelle (une belle démonstration en est offerte par la façon dont les patients et les médecins trouvent, à la fin du siècle, confirmation et appui réciproque grâce à l'hypothèse de la névrose traumatique, chacun s'ingéniant à trouver avant l'autre le traumatisme physique à l'origine des maux psychiques éprouvés). Car raconter l'histoire de la psychiatrie militaire, tissée de débats, d'accommodements et de négociations permanentes entre divers univers discursifs, ne signifie pas forcément abasourdir le lecteur dans les spéculations les plus abstraites. Lengwiler, très systématique dans ses démonstrations, n'oublie pas qu'il y eut, entre les mailles des discours, des hommes (et, certes, fort peu de femmes, d'où la possibilité, également saisie par endroits, d'une histoire genre). L'insertion régulière de cas analytiquement détaillés, sortes d'histoires individuelles qui viennent constituer comme des moments de pause, des bouts de chair dans le squelette très dense des données plus théoriques, n'est pas le moindre des agréments d'un ouvrage remarquable par son érudition, son intelligence et tout à la fois sa sensibilité engagée.

Vincent Barras (Lausanne)